

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal hebdomadaire seul	21
Abonnement à l'Album Musical, Littéraire et Musical, seul	21 0
Aux deux publications réunies	21 10
Tout Instituteur s'abonnant, et payant l'abonnement, moitié prix quel qu'il soit.	
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion.	25
Deux lignes et au-dessous, première insertion.	15
Au-dessus par lignes.	44
Toute insertion subséquente, le quart de prix (à l'exception des lettres.)	

## BANQUET

OFFERT A M. DE LAMARTINE.

C'est le 18 qu'a eu lieu, à Mâcon, le banquet offert à l'auteur des *Girondins* par les habitants de cette ville; deux mille convives assistaient, dit-on, à cette solennité. Les souscripteurs arrivaient, par les voitures et les bateaux à vapeur, des principales communes de l'arrondissement; quarante villes des départements voisins avaient envoyé des députations à cette fête.

C'est en plein air, dans la propriété de M. Chalandon-Teyras, sur le quai de Marans, que les souscripteurs se sont réunis; une enceinte de près d'un hectare avait été couverte d'un dôme de toile; les tables dispersées en rayons avaient été placées de manière à aboutir à une table centrale réservée pour M. de Lamartine. L'assemblée présentait le coup d'œil le plus varié; on remarquait parmi les curieux non seulement des personnes portant le costume pittoresque du moyen-âge, conservé religieusement dans certaines localités, et plus de quinze cents femmes vêtues des costumes élégants et riches de la Bresse, du Mâconnais, du Jura et de la Suisse. C'était un véritable colysée romain, mais un colysée vivant et populaire.

A cinq heures l'assemblée était complète; mais le temps devenait menaçant, et vers la fin du dîner un orage d'éclairs et de vent emporta le dôme de toile et vint ébranler, comme des mâts de vaisseau, les charpentes qui le supportaient. Pas un cri d'effroi ne fut poussé, chacun resta intrépidement à sa place, et c'est au bruit de la foudre et au retentissement du tonnerre que M. Roland, maire de la ville, a porté son toast à M. de Lamartine, qui lui a répondu en ces termes:

Messieurs, cet inconnu, cet étranger, c'était Hérodote, le père de l'histoire antique. Je ne suis pas Hérodote, je ne suis pas même un de ces historiens qui ont conquis et qui conquièrent tous les jours en France ce titre, et dont les différences d'opinions politiques ne m'empêchent pas de reconnaître le mérite supérieur et les travaux. Je ne suis pas Hérodote; vous n'êtes pas la Grèce; mais vous êtes la France! et à ce titre, je suis aussi fier de vos souffrances que vous êtes vous-mêmes généreux à me les décerner.

Mais, messieurs, allons tout de suite au fond de cette démonstration. Mon livre avait besoin d'une conclusion, et c'est vous qui la faites! La conclusion, c'est que la France sent tout à coup le besoin d'étudier l'esprit de sa révolution de se remettre dans les principes épurés, séparés des excès qui les altèrent, du sang qui les souilla, et de puiser dans son passé les leçons de son présent et de son avenir.

Où, rechercher après un demi-siècle sous la cendre encore chaude des événements, sous la poussière encore ému des morts, l'étincelle primitive et, je l'espère, immortelle qui alluma dans l'âme d'un grand peuple cette ardente flamme dont le monde entier fut éclairé, puis éteinte, puis en partie consumée à rallumer, dis-je, cette flamme trop éteinte dans le cœur des générations qui nous suivent, la nourrir de peur qu'elle s'éteigne pour jamais, et ne laisse une seconde fois la France et l'Europe dans l'obscurité des âges de ténèbres, la surveiller et la purifier aussi de peur que sa lueur ne dégénère par la compression même en explosion, en incendie et en ruine; voilà la pensée du livre; voilà la pensée du temps. Me démentirez-vous si je dis: et voilà votre pensée! (Non! non!)

C'est dans cette pensée que peut se trouver seulement pour vous la dignité, le sérieux de ce banquet, et que se trouve seulement pour moi le courage de vous retenir un moment au milieu de ce délire des éléments et des débris de cette enceinte. (Non! non! parlez! parlez!) Oui, messieurs, sans cela je me perdrais dans la foule; mais quand un homme représente en lui le fait que pour une minute, la pensée collective d'une nation impose à d'autres hommes, il doit s'oublier lui-même, se respecter lui-même ou vous respecter en lui; il doit pour un instant se considérer, non comme un homme, mais comme un signe, comme un de ces drapeaux qui sont suspendus derrière moi, et sans se faire illusion sur son mérite ou sur son importance, il doit se tenir debout dans l'évidence où vous l'avez placé; il doit se dire: Ce qu'on honore en moi, ce qu'on salue en moi, ce qu'on acclame, ce n'est pas moi, c'est ma signification! Ce n'est pas l'étoffe du drapeau, c'est sa couleur! (Longue acclamation.)

Messieurs, voyons donc très rapidement les faits et le sens intime des événements que j'ai essayé de décrire, voyons quelle clarté ils jettent sur notre route de nation pensante et de nation politique, car le flambeau de l'histoire n'éclaircit pas seulement le passé, mais le présent et l'avenir. Oui, voyons les faits de cette grande époque tels qu'ils me sont apparus à moi-même bien jeune encore, quoiqu'on en dise, et que bien avant l'époque où les hommes qui ne nous connaissent pas de près, ont mes ennemis politiques supposent que j'ai été ramené, converti à ses doctrines philosophiques et sociales, soit par une ambition de pouvoir que je n'éprouvai aux conditions où je le vois souvent exercé (Bravos.) Soit par une inextinguible soif de popularité; popularité que vous m'avez vu au contraire braver habituellement quand elle ne me semblait pas d'accord avec le service des vérités ou des intérêts vrais du temps (Murmures) mais dont je suis heureux, dont je suis fier quand je la

rencontre par hasard comme la force morale de l'opinion. Rien de tous cela n'est vrai. (On applaudit.)

Je me suis dit dès l'âge de raison politique, c'est-à-dire dès l'âge où nous nous faisons à nous-mêmes nos opinions après avoir ballotté, en enfants, les opinions ou les préjugés de nos nourrices: Qu'est-ce donc que la révolution française!

La révolution française est-elle, comme le disent les adorateurs du passé, une grande sédition du peuple qui s'agit pour rien, et qui brise dans ses convulsions insensées son église, sa monarchie, ses castes, ses institutions, sa nationalité et déchire la carte même de l'Europe? Mais à ce titre, la révolution opérée par le christianisme quand il se leva sur le monde ne serait donc qu'une grande sédition aussi, car il n'a pas produit, pour se faire place, une plus grande commotion dans le monde! Non, la révolution n'a pas été une misérable sédition de la France, car une sédition s'apaise comme elle se soulève, et ne laisse après elle que des ruines et des cadavres. La révolution a laissé des échafauds et des ruines, il est vrai, c'est son remords et son malheur, mais elle a laissé une doctrine; elle a laissé un esprit qui dure et se perpétuera autant que vivra la raison humaine. (Bravos prolongés.)

Je me suis dit encore: la révolution, comme le prétendent les soi-disant politiques du fait, n'a-t-elle été que le résultat d'un embarras de finances dans le trésor public, embarras que les résistances d'une cour avide ont empêché M. Necker de pallier, et sous lequel s'est écroulée, dans le gouffre d'un petit déficit d'impôts, une monarchie de quatorze siècles? Quel! c'est pour un misérable déficit de 50 à 60 millions dans un empire aussi riche que la France que la monarchie a été détruite, que la féodalité a été déracinée, que l'Eglise a été dépossédée, que l'aristocratie a été nivelée, que la France a dépensé des milliards de son capital et des millions de vies de ses enfants? Quelle cause pour un pareil effet! et quelle proportion entre l'effet et la cause! et quelle petitesse les colporteurs d'un des plus immenses événements de l'histoire moderne attribuent au principe de la révolution, afin d'atténuer la grandeur et l'importance de l'événement par l'insignifiance et la vileté du motif! Laissons cette puérilité aux hommes de finances, qui, accoutumés à tout chiffrer dans leurs calculs, ont voulu aussi chiffrer la chute d'un vieux monde et la naissance d'un monde nouveau. (On applaudit.)

Enfin je me suis dit: La révolution française est-elle un accès de frénésie d'un peuple ne comprenant lui-même ce qu'il veut, ce qu'il cherche, ce qu'il poursuit à travers les démolitions et les flots de sang qu'il traverse pour arriver par la lassitude au même point d'où il est parti? Mais cinquante ans ont passé depuis le jour où ce prétendu accès de démence a saisi une nation tout entière, roi, cour, noblesse, clergé, peuple. Les générations, abrégées par l'échafaud et par la guerre, ont été deux fois renouvelées. La France est rasée; l'Europe est de sang-froid; les hommes ne sont plus les mêmes, et cependant le même esprit anime encore le monde pensant, et les mêmes mots, prononcés ou écrits par les plus faibles organes, font encore palper les mêmes fibres dans tous les cœurs, dans toutes les poitrines des enfants mêmes de ceux qui sont morts dans ce choc contraire de deux idées! Ah! si c'est là une démence nationale, convenez du moins que l'accès en est long et que l'idée en est fixe, et qu'une pareille folie de la révolution pourrait bien ressembler un jour à cette folie de la croix qui dura deux mille ans, qui sapa le vieux monde, qui apprit aux maîtres et aux esclaves le nom nouveau de frères, et qui renouvela les autels, les empires, les lois et les institutions de l'univers!

Non, la révolution française fut autre chose: il n'est pas donné à de vils intérêts matériels de produire de pareils effets. Le genre humain est spiritualiste, malgré ses colporteurs; il se veut quelquefois pour des intérêts, mais c'est quand les idées lui manquent ou quand il manque lui-même, comme nous en ce moment, aux idées. Le genre humain est spiritualiste, et c'est là sa gloire; et les religions, les révolutions, les martyrs, ne sont que le spiritualisme des idées protestant contre le matérialisme des faits. (Oui, oui!)

La révolution fut l'avènement d'une idée ou d'un groupe d'idées nouvelles dans le monde. Ces idées, vous les connaissez, vous en avez vu les premiers catéchistes: Fénelon dans le *Télémaque*, Montesquieu dans l'*Esprit des lois*, J.-J. Rousseau dans le *Contrat social*. C'est de ces livres que souffla cette première aspiration à la rénovation de toutes choses; aspiration unanime dans toutes les classes alors, dans celles qui avaient à perdre comme dans celles qui avaient à gagner, dans les privilégiées comme dans les opprimées, dans la noblesse, dans le clergé, comme dans le peuple; car la conviction puissante de ces vérités divines rendait tout le monde alors juste, désintéressé, généreux comme la vérité elle-même.

Je comptais ici, messieurs, parcourir avec vous les diverses phases de l'histoire de cette révo-

lution et en faire ressortir la leçon et la lumière. Les circonstances s'y opposent, la nuit nous gagne, le vent emporte ses paroles. Je passe tout de suite au moment où cette révolution, comme épuisée d'efforts, d'anarchie et de sang se jeta, du lassitude et de découragement, dans les bras d'un soldat ambitieux dont je reconnais les services,—car la gloire dont on couvre les armes d'une nation est un service,—mais dont le règne civil ne fut, selon moi, que le règne de la contre-révolution.

De ce jour, ce 18 brumaire, commença contre les principes populaires une réaction qui ne s'arrêta qu'à la chute de l'empire. On dirait que le génie de Charlemagne, exhumé du moyen âge, revint tout entier en lui. Mais ce génie est un anachronisme perpétuel: c'est le génie du passé, ce n'est pas celui du présent et de l'avenir des peuples; c'est le génie de la discipline, ce n'est pas celui de la société. Quand on écarte l'éclat du sabre qui couvre tout cela, on est étonné de la petitesse et de la fausseté des conceptions sociales qui se cachent sous cette grande gloire, et dans l'homme des batailles on ne peut s'empêcher de reconnaître en tout le génie sublime, mais le génie égaré de la contre-révolution. (Une voix: c'est vrai!)

La restauration elle-même, qui certes ne pouvait pas apporter des sympathies personnelles à nos principes, fut moins loin que lui des idées libérales de 89. Mais il est plus nuis en politique de vaincre ses ennemis que de triompher de ses amis. Vous le voyez par vous-mêmes aujourd'hui. (Oui! oui!) La restauration, contrainte par ses amis exagérés, se précipita elle-même dans le principe de son passé.

Et maintenant, où en sommes-nous? (Mouvement d'attention.) Ici, messieurs, ne craignez pas que je fasse descendre la vérité historique de sa hauteur serene et impartiale pour en faire une arme de parti. Nous sommes dans l'histoire, n'en descendons pas! Mais voyons cependant à quelles distances nous avons été rejetés de nos principes par ces réactions; non pas par les réactions du gouvernement,—celles-là sont les moins dangereuses,—mais par les réactions de l'opinion, qui se manqua à elle-même en France depuis trente ans.

Le premier dogme de la révolution bienfaisante que cette philosophie voulait faire prévaloir dans le monde, c'était la paix, l'extinction des haines de peuple à peuple, la fraternité entre les nations; nous y marchons. Nous avons la paix. Je ne suis pas de ceux qui rejettent aux gouvernements qu'ils accusent jusqu'à leurs bienfaits. La paix sera dans l'avenir, selon moi, la glorieuse annuité de ce gouvernement contre ses autres erreurs. Historien ou député, homme ou philosophe, je soutiendrai toujours la paix avec le gouvernement ou contre lui, et vous pensez comme moi. La guerre n'est qu'un meurtre en masse; le meurtre en masse n'est pas un progrès! (Longs applaudissements.)

La sécurité individuelle était un autre de ces dogmes. Nous l'avons aussi, et j'en rends hommage à notre temps. Mais dans l'ordre politique? Voyons.

Le dogme, c'est la souveraineté exercée par l'universalité des citoyens; le fait, c'est une élection qui n'embrasse encore que des catégories restreintes. L'exercice de la souveraineté est borné par un chiffre et laisse des millions d'âmes en dehors du droit, c'est-à-dire en dehors de la justice. L'élection est matérialiste. La raison dit que l'élection doit être spiritualiste comme la pensée de la révolution, et compter des âmes et non des centimes. Mesurez la distance. (Oui, l'élection est matérialiste!)

En principe, la représentation nationale doit exister sans exception de classes, de catégories, de fortune, de professions sociales. En fait, la loi d'éligibilité, le sens obligatoire, le salaire national aux députés supprimé, excluent des catégories entières d'intérêts de la représentation, et livrent ces droits et ces intérêts des plus grandes masses à la merci des intérêts les moins nombreux.

Le principe, c'est la liberté réelle des cultes sans oppression comme sans faveurs. Le fait, c'est une religion, non d'Etat, mais de majorité; c'est un concordat civil comme Louis XIV ou Napoléon. Qu'est-ce qu'un concordat civil, si ce n'est un pacte par lequel l'Etat traite du régime des consciences dans l'empire? A quelle distance cela ne nous tient-il pas de la véritable et impartiale liberté des consciences?

En institution gouvernementale, quel est le principe de votre constitution, mémo de 1830? Une royauté démocratique, ou plutôt une royauté personnalisée sur une seule tête exceptionnelle au-dessus des vicissitudes électives, prudence ou habitude de la monarchie en France, à laquelle la raison publique se rangea comme à une de ces transactions entre deux temps qui savent les périls de l'un en conservant les avantages de l'autre. Cette monarchie n'est dans son véritable sens, dans son intention première, qu'une magistrature couronnée, une délégation perpétuelle du peuple, et non une propriété du trône et de la nation comme jadis.

Mais avec les lois que vous lui faites depuis ces seize années, avec les attributions et les prérogatives nouvelles excessives, imprudentes dont

on l'investit, depuis les lois de septembre jusqu'aux fortifications de Paris et aux lois de régence, avec quinze cents millions de budget à distribuer par an à la partie administrative ou militaire d'un pays qui vit de fonctions et de salaires publics, avec cette véritable cause d'amortissement de l'indépendance des caractères et de la liberté morale des citoyens, avec une oligarchie étroite d'électeurs faciles dans certains pays à capter par des avantages matériels, avec la diplomatie du monde et l'esprit militaire d'une armée nombreuse sous la main, avec une des deux chambres à sa nomination, ce qui détruit la trinité des pouvoirs, et en place deux sur trois dans la main d'un seul,—cette monarchie n'absorbera-t-elle pas inévitablement, au bout d'un temps donné, la puissance morale d'un pays, si elle en avait la funeste pensée? Ne se tromperait-elle pas un jour sur son titre et ne prendrait-elle pas insensiblement sa volonté propre pour la volonté constitutionnelle de la nation? (Oui! oui!)

Je passe bien d'autres contradictions entre les dogmes consacrés de la révolution et notre situation politique présente. Cependant, encore une ou deux, si vous voulez que je poursuive. (Parlez! parlez! nous ne nous lassons pas!)

Eh bien! messieurs, le principe libéral, c'est la pensée et la presse libres comme l'air vital de l'opinion. En fait, c'est le gouvernement étouffant les uns, vivifiant les autres, mettant dans les organes de la pensée publique le poids de ses faveurs ou de ses antipathies, et frappant pour ainsi dire, à l'usage des citoyens, une fausse monnaie d'opinion publique! (Bravos.)

Le principe enfin, c'est le patronage moral et avoué de la France libre sur tous les peuples attardés, voulant à son exemple transformer leurs institutions et corriger leurs vieilles servitudes. En fait, c'est la France qui affaiblit le libéralisme de tous et la renne, en isolant sa cause en Europe; qui cherche ses alliances dans les dynasties et non dans les idées, qui recrée en Espagne les pactes de famille au lieu des pactes de peuples, et qui, ici même, à quelques pas de nous, dans cette Suisse dont nous voyons les montagnes de la place où je parle, menace d'une intervention à contresens, non pas seulement l'esprit de démocratie, qui y est aussi vieux que ses Alpes, mais l'esprit de confédération plus forte et de nationalité mieux constituée, qui s'y révolte contre l'anarchie de ses cantons. Et sorte que nous irions faire la police de l'Autriche en Suisse avec une armée française! (Bravos prolongés.) et que nous irions reporter au bout de nos baïonnettes le joug de sa propre faiblesse à cette Helvétie d'où a soufflé sur nous l'air pur de la liberté civile et de la liberté religieuse! Non, cela n'est pas possible, nos baïonnettes se retourneraient d'elles-mêmes! Nous ne devons pas nous mêler des questions intérieures de constitution qui s'agitent en ce moment en Suisse; là où l'on n'a pas son sang, on ne doit pas avoir son opinion! Mais souffrir, mais s'interposer une intervention extérieure contre ce pays dont l'indépendance est aussi nécessaire à nos frontières que les Alpes à la pondération du globe, j'en suis sûr!

Et voilà cependant où nous en sommes. Où nous arrêterons-nous? et jusqu'où l'esprit humain se laissera-t-il dévier ainsi et déposséder une à une de toutes les vérités où il était entré? Ah! si nous continuons encore quelques années à abandonner, par notre propre inconstance, tout le terrain gagné par la pensée française, prenons garde! ce ne sont pas seulement tous les progrès, toutes les lumières, toutes les conquêtes de l'esprit moderne; ce n'est pas seulement notre nom, notre honneur, notre rang intellectuel, notre influence d'initiative sur les nations qu'il nous faudra désertir, laisser honteusement derrière nous. C'est la mémoire et le sang de ces milliers d'hommes, combattants ou victimes, qui sont morts pour nous assurer ces conquêtes! (Bravos.) Les peuples sauvages d'Amérique disent aux envahisseurs européens qui viennent les chasser de leur sol: "Si vous voulez que nous vous céditions la place, laissez-nous nos pères!" Les os de nos pères, à nous, ce sont les vérités, les lumières qu'ils ont conquises au monde et qui ont une réaction d'opinion toujours croissante, mais qui doit s'arrêter enfin, voudrait nous contraindre à répudier! (Applaudissement général.)

Mais encore une fois y parviendra-t-on? Voyons! l'histoire apprend tout, même l'avenir. L'expérience est la seule prophétie des anges.

Et d'abord ne nous effrayons pas trop des réactions. C'est la marche, c'est le flux et le reflux de l'esprit humain. Souffrez une image empruntée à ces instruments de guerre que beaucoup d'entre vous ont maniés sur terre et sur mer, dans les combats de la liberté. Quand les pièces de canon ont fait explosion et vomit leur charge sur nos champs de bataille, elle éprouvent par le contre-coup même de leur détonation un mouvement qui les fait rouler en arrière. C'est ce que les artilleurs appellent le recul de canon. Eh bien! les réactions en politique ne sont pas autre chose que ce reflux de l'opinion sur les artilleurs. Les réactions, c'est le recul des idées! (Applaudissements.) Il semble que la réaction humaine, comme épouvantée elle-même des vérités nouvelles que les révolutions faites en